

Chapitre 1

Édimbourg, 1810

— Ce soir, messieurs, vous allez faire un pas de plus dans un univers auquel très peu ont eu accès à ce jour.

C'était avec cette simple phrase que le docteur Andrew Fyfe commençait toutes les séances des cours d'anatomie particuliers, pour ne pas dire clandestins, qu'il dispensait aux jeunes étudiants. Dans un rituel quasi religieux, il retirait ensuite d'un geste théâtral la toile qui recouvrait le corps inerte sur la table de dissection, une modeste planche posée sur des tréteaux.

— Approchez, je vous prie, lança-t-il aux garçons hésitants. Ce cadavre m'a coûté une petite fortune. Vous-mêmes avez payé une somme considérable pour le privilège de cette démonstration. Vous vous devez donc de rester stoïques pour bien retenir tout ce que vous apprendrez au cours des prochaines heures.

Mais ces exhortations n'eurent que peu d'effet sur les jeunes gens qui ne purent s'empêcher de reculer d'un pas. Était-ce la vue de ce cadavre qui, bien que fraîchement déterré, commençait déjà à dégager des odeurs repoussantes? Ou ces yeux vides aux pupilles dilatées qui demeuraient fixes et insensibles, mais qui semblaient néanmoins tout voir et intimidaient ceux qui osaient croiser ce regard sans âme? Peut-être la

lame qui entaillait le thorax, en un grand V allant des épaules au sternum, pour continuer en une longue trace jusqu'au pubis?

Ou alors était-ce la proximité du docteur Fyfe lui-même? Car, en dépit de ses connaissances remarquables et de ses impressionnantes méthodes d'enseignement, l'homme était à sa façon aussi dégoûtant que les cadavres qu'il disséquait: sa lèvre inférieure, qu'il avait de la difficulté à maîtriser, laissait constamment couler un mince filet de salive qu'il essuyait cavalièrement du revers de la main. Ses yeux globuleux – le droit nettement plus bas que le gauche – dévisageaient plus qu'ils ne regardaient la personne devant lui. Et, à la lueur des chandelles qui éclairaient faiblement la remise servant de salle de dissection, ils paraissaient encore plus luisants et exorbités.

Fasciné par la science qu'il transmettait aux jeunes gens qu'il recevait chez lui et envers lesquels il démontrait une sollicitude quasi paternelle, surtout s'ils étaient désireux d'apprendre, le personnage était tout de même curieusement attachant. Autre qualité importante, il était un dessinateur de grand talent et il avait publié plusieurs ouvrages d'anatomie illustrés de sa propre main.

— Alors, c'est pour ce soir ou pour demain? demandait-il dans un rire aussi gras que sa perruque crasseuse, en montrant des dents vilainement jaunies.

Pendant un long moment, il n'y eut aucune réaction de la part des étudiants. Seul James Barry, fasciné, s'approcha finalement en manifestant un intérêt évident.

À quinze ans, le visage encore parsemé de taches de rousseur, James Miranda Barry était à peine plus qu'un gamin. Mais ses grands yeux bleus, avides de tout capter autour de lui, brillaient constamment d'une intelligence et d'une curiosité qui souvent faisaient

défaut à ses congénères. Il était par contre de ceux que la nature tardait à faire passer à l'âge adulte. De petite taille, toujours imberbe, il avait conservé sa voix d'enfant, même au moment d'être admis à l'école de médecine de l'Université d'Édimbourg. Sa chevelure rousse, constamment en bataille, était la principale chose qui permettait de le distinguer dans la foule des étudiants qui arpentaient les corridors du collège en se bousculant comme les garçons savent si bien le faire; des garçons que l'entourage considérait déjà comme des adultes en dépit de leur âge, les forçant presque à escamoter leur enfance en les poussant sur le chemin de la réussite avant même qu'ils aient acquis la maturité nécessaire; le fait qu'il semblait se trouver à des lieues devant ses congénères, aussi bien intellectuellement qu'émotivement, le démarquait tout autant.

Ceux qui le côtoyaient quotidiennement ignoraient pratiquement tout de lui, de sa famille, de ses origines, de son enfance. Il restait vague lorsqu'on le questionnait à ce sujet et disait même ne pas connaître la date exacte de sa naissance. On aurait pu croire qu'il était né au moment de son admission à l'université, une formalité qui était aussi restée empreinte d'un certain mystère, puisque aucun acte de naissance ni autre papier semblable ne lui avait été demandé.

Cette ambiguïté lui convenait parfaitement; il était hors de question pour Barry de révéler à quiconque sa véritable identité. Cela lui aurait valu une expulsion immédiate.

— Monsieur Jobson, demanda le docteur Fyfe à l'un de ses élèves, pouvez-vous me nommer cette structure et m'expliquer quelle est sa fonction?

Sa question fut accueillie par un silence. Les garçons se regardèrent, hésitants: personne n'osait parler et répondre à Fyfe, qui continuait de s'activer, le visage en sueur, les manches relevées et les mains maintenant

couvertes de sang jusqu'aux poignets. En ricanant, Fyfe se tourna alors vers l'étudiant Barry et lui adressa un clin d'œil complice.

— Il s'agit du thymus, fit celui-ci d'une voix à peine perceptible. Le thymus est une structure dont on ignore la fonction, mais dont on sait que la taille diminue avec l'âge, ce qui permet de supposer qu'elle n'est utile que dans l'enfance. On peut donc en déduire que cette patiente n'a peut-être pas encore complété la période de sa puberté...

— Vous avez entièrement raison, jeune homme, répondit le professeur en continuant d'ouvrir la cage thoracique du cadavre. Vous avez de toute évidence très bien assimilé la théorie et pouvez l'appliquer à la pratique. Si vous-même finissez un jour par compléter votre puberté, vous irez loin...

Barry rougit et baissa les yeux vers le sol, pendant que ses compagnons pouffaient de rire. Constamment vêtu d'un surtout trop grand pour lui, d'aspect chétif et d'une timidité quasi maladive, il n'arrivait pas à faire étalage du caractère résolu et tenace que seuls ceux qui le connaissaient bien avaient déjà eu l'occasion de déceler. Sa vivacité d'esprit et son ambition, par contre, n'échappaient à personne.

Il pouvait difficilement se contenir pendant qu'il se rendait à ces cours d'anatomie appliquée, qui étaient toujours dispensés tard le soir, alors qu'Édimbourg dormait. Sa frêle silhouette se dissimulait furtivement dans l'ombre des édifices qu'il longeait, tandis qu'il courait plus qu'il ne marchait vers la résidence privée de son tuteur. Les mains enfoncées dans les poches de son manteau, en essayant en vain de garder la tête baissée malgré le col empesé qui lui ceignait le cou, il tentait de se fondre dans le brouillard d'automne qui flottait sur la ville.

Une fois arrivé, il avait à peine retiré son manteau

que déjà, bien décidé à ne rien manquer, il prenait place devant la grande table où une vieille toile maculée de boue et de sang recouvrait le corps qu'on devinait en dessous. Nerveusement, prêt à ingurgiter tout ce qu'on lui enseignerait, il passait de façon répétée sa langue sur ses lèvres pulpeuses, comme si la faim de savoir le tenaillait.

Il y avait rarement plus de trois ou quatre étudiants à ces cours; tous savaient que les quelques shillings qu'ils avaient déboursés avaient depuis peu fait leur chemin jusque dans les poches d'un résurrectionniste, ces gens qui, sous le couvert de la nuit, allaient ratisser les cimetières à la recherche d'un monticule de terre meuble, signe d'un récent enterrement.

C'était ainsi que, soir après soir, à la lueur de quelques chandelles, les jeunes étudiants nerveux regardaient leur professeur ouvrir, puis explorer les abdomens, les cages thoraciques et les crânes de ceux qui n'avaient pas de nom. L'atmosphère lugubre et pesante, le froid et l'humidité de la petite salle, les odeurs nauséabondes qui se dégageaient des corps et la vue des chairs mises à nu par le scalpel adroit avaient souvent raison même des plus costauds. Certains tentaient de dissimuler leur malaise en émettant quelque commentaire salace, surtout lorsque le sujet en démonstration était une femme. Mais Barry ne semblait pas les entendre.

— Rien à voir avec les illustrations de De Vinci, grommela Fyfe en continuant de disséquer le cadavre. Oui, c'était un visionnaire et ses travaux nous sont très utiles encore aujourd'hui. Mais une image sur une feuille de papier, fût-elle brillamment dessinée, ne vaut pas l'observation des vraies structures dans leur contexte. J'en sais quelque chose: jamais mes propres esquisses ne pourront leur rendre justice. Consultez plutôt Vésale, messieurs, si vous êtes en mesure de mettre la main sur son traité d'anatomie. Votre copain Barry l'a déjà probablement entièrement mémorisé...

Faisant une brève pause, il regarda le jeune homme et lui adressa un autre clin d'œil.

Barry se sentit flatté de cette attention. Il était un étudiant discipliné et commençait déjà à recevoir des éloges plus que mérités de la plupart de ses professeurs. La médecine venait d'entrer dans une nouvelle ère. Même si elle restait une science dont certaines des facettes étaient pratiquement interdites, et que les connaissances en anatomie et en physiologie étaient encore entourées d'un certain mystère, la curiosité tenace de quelques grands hommes commençait enfin à porter ses fruits.

Découvrir les mystères du corps humain, comprendre comment se développait la maladie, trouver des façons de la prévenir, soulager l'humanité souffrante, voilà ce qui animait le jeune Barry. Ses études en médecine lui serviraient non seulement à assouvir sa curiosité innée et sa soif de découvertes, mais éventuellement à apporter réconfort et apaisement à ceux qui en avaient besoin.

Il s'annonçait long, le chemin qui allait le mener là, mais Barry ne laisserait aucun obstacle lui barrer la route. Comme un pèlerin, il allait avancer pas à pas, avec ordre et méthode, en commençant par les notions d'anatomie de base, ce qui déjà ne se faisait pas sans difficulté en raison des lois qui encadraient l'utilisation de cadavres à des fins de formation.

Car en dépit des récentes découvertes, on entretenait encore la croyance que le corps humain ne pouvait être exploré ni du vivant d'un être ni après, et les chirurgiens osaient à peine s'appliquer à autre chose qu'à l'amputation des membres. Pour plusieurs personnes, tant au sein du corps médical que du clergé ou de la population en général, les cavités abdominale et thoracique de l'humain demeuraient un territoire interdit. On était d'avis que le siège de l'âme se trouvait quelque part au creux des entrailles, et on craignait que

d'ouvrir le corps soit suffisant pour qu'elle s'en échappe. On croyait aussi qu'au moment de la résurrection divine les corps mutilés erreraient sans cesse à la recherche de leurs parties manquantes, une idée qui ne manquait pas de susciter l'horreur collective.

Barry, malgré son jeune âge et ses connaissances encore limitées, savait que tout cela était totalement faux. La science l'amenait à la croisée de deux chemins, et il avait la ferme intention de choisir le bon.

D'un côté se trouvait la vieille garde, les praticiens quasi incompetents qui refusaient d'évoluer et continuaient de prescrire les saignées, les lavements, les suées, la pose de ventouses, ou encore la trépanation comme traitements universels pour pratiquement toutes les maladies. Ces grincheux étaient relativement faciles à identifier. Figés dans un passé révolu, ils arboraient des perruques vieillottes, défendaient à grands cris le concept de la médecine en tant qu'art plutôt que science et se servaient de la tradition et des protocoles établis depuis la nuit des temps pour justifier chacun de leurs actes.

Fort heureusement, une autre vague déferlait sur les institutions d'enseignement, celle des grands penseurs avant-gardistes n'hésitant pas à soudoyer les fossoyeurs sans scrupule qui consentaient à déterrer les cadavres destinés à être disséqués par ces dispensateurs de cours privés. « Je serai de ceux-là, se disait parfois Barry. Je ferai avancer la science, peu importe ce que je devrai faire pour y parvenir. »

— L'estomac forme un entonnoir menant à l'intestin grêle, reprit Fyfe d'une voix monocorde en continuant d'asséner des coups de scalpel secs, mais précis au corps inerte. Ainsi progresse la digestion, pour lentement atteindre la plus grosse partie du tractus intestinal...

Tout en parlant, il tirait d'une main les tripes grisâtres, alors que de l'autre il finissait de les dégager avec son

instrument. Ne pouvant en supporter davantage, les étudiants quittèrent la petite salle en état de panique pour aller vomir dehors.

Mais pas James Barry. Pratiquement en transe, il était bien trop occupé à observer attentivement la lame qui courait le long du corps pour ensuite y pénétrer, découvrant les couches de graisse et de muscles, puis les tendons, les nerfs, les vaisseaux et les viscères. Les gouttes de sang presque noir qui perlaient sur la peau jaune et cireuse ne le rebutaient pas; elles le subjuguèrent. Il était curieux de tout examiner, même si, à la lueur des chandelles, les structures étaient figées et sans couleur, contrairement à celles que présentaient les riches illustrations qu'il avait étudiées sur ses planches d'anatomie. Fyfe avait raison : ces images n'étaient rien à côté de la chair réelle.

L'horrible professeur avait également vu juste en ce qui concernait le traité d'André Vésale : Barry avait eu la chance de le consulter à plusieurs reprises et en avait mémorisé chaque page. Avant même de savoir lire, il avait pris l'habitude de se glisser en douce dans l'impressionnante bibliothèque d'un ami de la famille, le comte de Buchan, pour feuilleter à la sauvette le gros bouquin dont les images le fascinaient. Lorsqu'il avait appris les mots un par un, sa curiosité pour tout ce qui avait trait au corps humain n'avait cessé de grandir. Il avait ainsi très tôt trouvé sa voie. Dès l'âge de dix ans, il avait annoncé son intention de devenir chirurgien.

Dans cette même bibliothèque, il avait également pu consulter un ouvrage révolutionnaire, le traité d'obstétrique du docteur William Smellie, et en graver chacune des pages dans sa tête. Une fois à l'université, il avait aussi eu la chance d'assister à quelques leçons prodiguées par le docteur James Hamilton, un des rares médecins à croire que les femmes pouvaient pratiquer

la médecine et à affirmer qu'il avait formé plus de mille sages-femmes. Ces séances avaient permis au jeune Barry d'ajouter le système reproducteur à la liste déjà bien étoffée de ses champs d'intérêt.

L'accès à des ouvrages spécialisés et l'opportunité de rencontrer des progressistes n'avaient fait qu'ajouter à son désir de devenir médecin. À un âge où le cerveau est une véritable éponge, il avait eu la chance inouïe d'écouter et d'assimiler les grands discours dont la plupart des autres garçons se désintéressaient complètement. Il n'en tenait qu'à lui de poursuivre dans la même voie et de faire ses preuves rapidement.

En attendant, il lui fallait assister à un maximum de dissections, même si les moyens utilisés par les professeurs pour obtenir des cadavres lui répugnaient un peu. Aux yeux de la loi et de la société, seuls les criminels condamnés à être exécutés pouvaient servir de sujets. Malheureusement, c'était une denrée rare et on devait s'approvisionner à une autre source : les cimetières, qui offraient également l'avantage de fournir des corps de femmes et, avec un peu de chance, des corps d'enfants.

Mais Barry éprouvait beaucoup de pitié pour les familles qui découvriraient avec effroi les tombes vides au petit matin. Il était aussi méfiant vis-à-vis de ceux qui s'adonnaient à cet horrible commerce. En revanche, il reconnaissait sans peine qu'il fallait une énorme dose de cran pour effectuer la sale besogne que les médecins ne pouvaient s'aventurer à faire eux-mêmes. L'appât du gain était pour les uns aussi fort que le désir de connaissance l'était pour les autres, Barry le premier. Et, avec Fyfe, il savait qu'il progresserait rapidement sur le chemin de la découverte.

— Le corps humain, comme vous avez pu le constater, n'est ni plus ni moins que la somme de ses parties, déclara le professeur en guise de conclusion. C'est une

machine dont nous ne comprenons pas encore tous les rouages, mais il n'en tient qu'à vous de les découvrir, messieurs. J'espère vous revoir sous peu.

Les étudiants n'eurent pas besoin d'en entendre plus pour déguerpir, mais Barry ne bougea pas tout de suite. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que le bruit de la porte qu'on refermait le fit sursauter. Il fut immédiatement tiré de sa torpeur et étonné par l'horreur qui s'étalait devant lui.

Le regard fixé sur chaque organe et chaque structure qui lui avaient été présentés, l'esprit uniquement concentré sur les notions de physiologie et de fonctionnalité, il ne s'était pas rendu compte de l'ampleur que l'exercice avait prise. Sous ses yeux se trouvait à présent une carcasse aux côtes sciées, vidée de tout ce qu'elle avait pu contenir. Les viscères avaient été retirés, examinés, commentés, puis déposés sur une autre table. Le cuir chevelu avait été fendu sur le haut de la tête d'une oreille à l'autre et rabattu sur le visage. Le crâne avait été ouvert, et le cerveau, extirpé. Les yeux, sortis de leurs orbites, avaient été aussi découpés en pièces pour permettre aux spectateurs de bien comprendre leur structure. Ça et là, les membres avaient aussi été ouverts sur la longueur et laissaient voir les os, les muscles et les tendons.

Rien n'avait échappé à l'action du scalpel. En baissant les yeux vers le sol, Barry remarqua pour la première fois la mare de sang qui s'était formée à ses pieds, la planche de bois sous le cadavre étant elle-même imbibée et continuant, goutte à goutte, de suinter son surplus. Il vit aussi le sang dont étaient couverts les manches et le tablier du docteur Fyfe. Reprenant subitement ses esprits, il agrippa son manteau et sortit aussi vite qu'il le put.

Il rentra chez lui à la même vitesse qu'il était venu, en essayant toujours de se fondre dans les ombres et

le brouillard qui embrassaient la ville. L'aube allait bientôt poindre. Tout au long du trajet, Barry respira profondément pour tenter en vain de chasser de son nez les odeurs putrides qui le tenaillaient, des effluves qu'il avait si bien réussi à oublier auparavant. Dans sa tête se mêlaient les images de ce corps dévoilé, qu'il cherchait constamment à associer à ce qu'il avait lu dans ses manuels. Comme l'avait annoncé Fyfe au début de la soirée, il lui avait été donné de voir ce que peu avant lui avaient pu observer. C'était à la fois monstrueux et grandiose, écœurant et fascinant.

Soudain rattrapé par l'horreur, il s'efforçait aussi de ne pas trébucher en regagnant son domicile de la rue Lothian; la boue qui avait gelé formait des mottes dures et glissantes qui menaçaient de lui faire perdre pied. Tournant le coin, il hâta de nouveau son pas, mais ne put s'empêcher de se retourner pour jeter un coup d'œil inquiet derrière lui, comme s'il eût craint que l'esprit du mort le poursuive.

— Hé! Petit! Regarde un peu où tu vas!

Barry s'arrêta net devant l'homme qu'il venait d'emboutir. Il ne l'avait pas vu arriver. À bout de souffle, il mit quelques secondes à reprendre ses esprits. L'individu, d'une certaine façon, lui rappelait curieusement Fyfe. Ses dents pourries et son rire tonitruant étaient sensiblement les mêmes que ceux de l'affreux professeur, mais on devinait facilement qu'il n'en avait pas la science. Sa grosse voix bourrue avait tiré Barry de ses pensées.

— Mmm-mille excuses, bégaya l'étudiant. Je ne regardais pas où j'allais... C'est... C'est la fatigue. La nuit a été longue.

— La nôtre aussi, tu n'as pas idée!

L'homme éclata de rire une seconde fois et ce ne fut qu'à ce moment que Barry s'aperçut qu'il n'était pas seul. Malgré le brouillard et la noirceur, il put voir un

deuxième individu qui avait l'air tout aussi grossier et qui transportait sur son épaule une énorme poche de jute semblant contenir une lourde masse sans forme. Il remarqua aussi que celui qu'il avait failli renverser tenait dans ses mains deux pelles et une longue corde. Les deux compères étaient sales, leurs bottes, couvertes de boue. À en juger par leurs visages rougeauds, ils avaient de toute évidence passé la nuit à travailler très fort.

Barry fit un pas de côté pour les laisser continuer leur chemin, puis les regarda s'engouffrer dans la brume qui commençait à rosir. Il eut la nette impression qu'ils empruntaient le trajet que lui-même venait de faire, mais en sens inverse. La lumière se fit tout à coup dans son esprit.

« Ils sont en route pour la maison de Fyfe... Ils lui apportent un cadavre qu'ils viennent de déterrer... »

La pratique était de plus en plus répandue, et les autorités faisaient semblant de ne rien voir. La médecine étant entrée dans une importante phase de transition, les magistrats et leurs amis de la classe dirigeante savaient bien que les médecins devaient parfaire leurs connaissances, et les chirurgiens, affiner leurs talents si on voulait se faire traiter de façon compétente. Tant pis si les moins fortunés devaient servir de cobayes.

— Nous devons fermer les yeux devant certaines activités, avait déclaré le docteur Fyfe au moment où Barry était venu s'inscrire à sa toute première session. Considérant qu'un cadavre adulte en bon état peut valoir jusqu'à quatre livres, et que le prix des enfants est fixé selon leur taille, la récolte de corps peut devenir très lucrative pour certains individus. Je paie toujours sans poser de questions, comme le font plusieurs de mes confrères, même si je n'ignore point que ces corps pourraient m'arriver de façon prématurée... Je me doute bien que certains de ces fossoyeurs improvisés, incapables d'attendre, peuvent avoir recours au crime

pour fournir à la demande. J'essaie autant que possible de ne pas me prévaloir des services de ceux qui me semblent trop zélés et je sais faire la différence entre un meurtre et un décès de causes naturelles, mais bon...

Barry n'avait pas répondu, vivement touché par ce qu'il venait d'apprendre. Mais déjà il avait décidé qu'il ne reculerait devant rien pour atteindre son rêve de devenir médecin. S'il lui fallait, pour y parvenir, se cacher comme un criminel alors qu'il n'avait rien fait de mal, eh bien, soit!

Sentant un frisson lui parcourir l'échine, Barry se tira de ses pensées et, quelques instants plus tard, reprit sa route à toute vitesse en tâchant d'oublier l'ignominie de la situation et déjà impatient d'assister à une autre leçon privée du docteur Fyfe.

Comme d'habitude, Barry dormit à peine. Mille images se succédaient dans son esprit, et il se levait toutes les quinze minutes pour noter un détail qui lui revenait au fur et à mesure qu'il distillait dans sa tête tout ce qu'on venait de lui communiquer. Quelques heures plus tard, une autre sorte d'appétit se manifesta, et il se retrouva attablé devant son petit-déjeuner.

Assise dans une berceuse à l'entrée de la minuscule cuisine, une femme l'observait d'un air attendri. À l'aube de la quarantaine, Mary Anne Bulkley faisait facilement dix ans de moins, surtout en raison de sa stature fragile et de ses traits délicats. Enroulée dans un châle deux fois trop grand pour elle, elle ressemblait à une poupée de porcelaine avec ses grands yeux bleus et ses fins cheveux couleur de miel attachés en chignon sur sa nuque.

— Tu es rentré aux petites heures, fit-elle doucement. Je commençais à m'inquiéter... Et alors, ce cours?

— Ce n'était toujours pas suffisant, répondit Barry en attaquant une troisième crêpe nappée de miel. Je dois m'inscrire à une autre session. Le plus tôt sera le mieux. Je veux en connaître plus et apprendre à disséquer, moi aussi.

— Et combien disais-tu devoir exécuter de dissections pour pouvoir obtenir ton diplôme?

— Trois. Mais ce doit être trois dissections officielles, faites en présence d'examineurs. Auparavant, je dois m'exercer en cours privés.

— Tu crois pouvoir y arriver rapidement?

— Tout dépend du nombre d'exécutions qui auront lieu dans les prochains mois... Mais il ne fait aucun doute que j'en apprendrai beaucoup plus avec le docteur Fyfe en trois ou quatre séances que dans n'importe quel cours dispensé à l'université.

Malgré le soleil du matin qui entrait à profusion par la fenêtre de la petite salle à manger, Mary Anne ne put s'empêcher de frissonner et resserra le châle autour de ses frêles épaules. Une telle déclaration faite par quelqu'un de si jeune et de si fragile avait quelque chose d'incongru. En fait, tout ce qui se rattachait à James Barry semblait curieux et inhabituel. Comment pouvait-il se rendre ainsi, en plein cœur de la nuit, assister à des pratiques que plusieurs auraient qualifiées de dégoûtantes au superlatif, et, le lendemain même, s'asseoir tranquillement à table et prendre son petit-déjeuner comme le font tous les jeunes gens de son âge?

— Mais tu sais qui..., qui..., qui c'était? poursuivit-elle avec hésitation.

— Une femme, dit simplement Barry en haussant les épaules. Une très jeune femme. J'ai pu observer la courbure de son bassin, plus évasé que celui d'un homme, son utérus, ses ovaires...

— Tais-toi! Je ne veux pas en savoir plus!

— C'est la vie, tu sais, dit-il, la bouche à moitié

pleine. Le corps humain tel que la nature l'a créé. Tu es une femme, toi aussi. Tu as mis au monde des enfants...

— Oui, je sais. Mais je ne veux pas en entendre parler!

— Allons donc! continua Barry avec un sourire en coin. L'anatomie te fascine, toi aussi. Tu me l'as dit plus d'une fois. Et tu ne manques jamais de me poser des questions sur mes cours. Je sais bien que c'est de toi que je tiens cette curiosité. Je ne doute nullement que tu aurais pu faire des études en médecine, si on t'en avait donné la chance, à toi aussi!

— Tu veux rire? protesta mollement Mary Anne. Je ne suis pas aussi intelligente que toi, loin de là!

Barry ne répondit pas, mais lui adressa un clin d'œil complice. Mary Anne lui fit un doux sourire, se versa une autre tasse de thé et soupira longuement avant de continuer la conversation.

— Voilà déjà quatre mois que nous vivons ici, dans ce modeste appartement, dit-elle pour changer de sujet. Est-ce que les gens te posent encore des questions? Est-ce qu'ils te demandent qui je suis et quel est le lien qui nous unit?

— Tu sais bien que oui, répondit Barry en riant. Le quartier est peuplé entièrement d'étudiants. Personne ne t'avait vue ici auparavant. Ils ne savent que ton nom.

— Et que leur réponds-tu?

— Je leur dis que tu es madame Mary Anne Bulkley, ma gardienne, répondit Barry d'un ton monocorde et enfantin, comme une leçon qu'il aurait mille fois répétée. C'est tout.

— C'est le mot que tu utilises? Gardienne? Et ils te croient?

— Mais bien sûr. Du moins, ils se contentent de cette réponse et laissent tomber.

— Tu ne dois jamais les laisser soupçonner que je suis ta mère, tu le sais, lui dit-elle avec un empressement qui tournait à la panique. Ce serait la fin pour toi et ta carrière!

— Ne t'inquiète pas, je sais exactement quoi dire et quoi faire. Je suis désormais un étudiant en médecine, j'obtiens les meilleures notes de ma classe, je me comporte avec discipline et décorum. Je joue mon rôle à la perfection et j'entends bien continuer ainsi.

— Et, pour cela, tu te dois de toujours montrer de la reconnaissance envers le comte de Buchan et le général de Miranda, mon ange. Tu es leur création. Sans eux, tu ne serais rien. Qui sait quelle vie de misère t'attendrait... Une vie comme la mienne, probablement. Tu dois aussi beaucoup à James Barry, mon pauvre frère... Dieu ait son âme! Il n'avait pas approuvé mon mariage avec Jeremiah et il avait bien raison. On aurait dit qu'il savait déjà que cet escroc nous abandonnerait sans un sou... Quand je pense que je l'avais renié au moment de me marier! Heureusement qu'au tout dernier moment son cœur s'est tourné vers toi. Quelle chance qu'il nous ait présenté ses amis! Et qui aurait cru que ses tableaux auraient pu valoir si cher, même de son vivant!

Elle s'arrêta soudain de parler, et son visage pâlit.

— Est-ce qu'on te pose des questions à son sujet? Est-ce qu'on se doute qu'il était ton oncle?

— Mais non, déclara James, la bouche pleine. Il a toujours clamé qu'il n'avait pas de famille. De toute façon, les noms James et Barry sont tout de même assez communs. Et il n'y a aucune ressemblance physique entre nous trois, tu le dis toi-même.

— N'empêche, fit-elle d'une voix qui trahissait une nervosité grandissante. À la rigueur, tu pourras admettre qu'il était un parent lointain, mais sans plus! Tu m'entends?

— Bien sûr, mais tout le monde sait que je bénéficie de la protection de Lord Buchan et du général de Miranda, et qu'ils étaient de très grands amis de Barry.

— Mais l'argent...

— Buchan s'occupe de tout administrer, ne t'inquiète pas. Personne ne peut se douter que c'est l'héritage du peintre Barry qui paie mes études. On croit qu'il était sans le sou, comme tous les peintres.

Mary Anne parut se calmer, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Mon pauvre frère... répéta-t-elle. C'est grâce à lui si tu peux faire des études et si je peux vivre ici avec toi, plutôt que de te savoir dans une résidence d'étudiants où tu risquerais trop...

— Ça, c'est toi qui le dis. De mon côté, je serais parfaitement capable de me débrouiller.

— Oui, tu as peut-être raison. Avec chaque jour qui passe, je te vois devenir de plus en plus comme eux. On dirait que tu deviens vraiment un homme...

Elle fit une pause, vida sa tasse de thé à petites gorgées et le regarda manger pendant un moment avant d'émettre un autre long soupir.

— Je dois retourner en Irlande bientôt, tu sais, dit-elle finalement d'une voix plus calme. Je dois sortir de ta vie. Tant qu'on nous verra ensemble, nous risquons d'éveiller les soupçons.

— Oui, je sais, c'était entendu depuis le début, soupira Barry.

— Ça me déchire et ça m'inquiète au plus haut point. Que feras-tu, alors? Seras-tu capable de subvenir à tes propres besoins? Tant que je suis ici, au moins je peux veiller à ce que tu ne manques de rien. Nous ne pouvons pas accepter le moindre sou de Buchan. C'est une question de fierté et d'honneur. Tu devras te débrouiller avec ce que nous avons. Sauras-tu comment? Tu es encore si jeune...

Barry se leva, vint s'agenouiller devant sa mère et lui prit délicatement les mains. Malgré la douceur de son geste, Mary Anne grimaça.

— Tes doigts te font encore souffrir?

— Je crois bien que ça n'ira jamais mieux, avoua Mary Anne.

— Tu vois, lorsque je serai médecin, je trouverai un remède pour te guérir, fit Barry avec conviction.

Mary Anne lui adressa un sourire reconnaissant.

— Moi et combien d'autres?

— Dieu seul sait combien il y a de personnes souffrantes en ce monde, qui n'ont pas d'argent pour payer un médecin. Et si peu de gens qui s'en soucient. Tout ce que je veux, c'est les soulager toutes...

— Tu seras un grand médecin, je n'en ai aucun doute. J'ai confiance en toi. À condition bien sûr que...

— Tout ira bien, l'interrompit Barry. Cesse de t'en faire ainsi. Tu sais que ce n'est que pour quelques courtes années, trois ou quatre au plus. Lorsque j'aurai mon diplôme en poche, nous irons vivre ailleurs ensemble comme prévu. En attendant, Buchan m'a dit que je pourrai aller habiter chez le docteur Anderson dès qu'une chambre sera disponible.

— Chez Anderson? Je serais rassurée... Mais sa maison est très semblable à ces résidences d'étudiants où il se passe Dieu sait quoi. Crois-tu qu'il serait sage de partager un logis avec tant de pensionnaires?

— Ce sont des étudiants tout comme moi, murmura James avec sollicitude tout en remplaçant une mèche qui s'était échappée du chignon de Mary Anne. Que veux-tu qu'ils me fassent?

Mary Anne sembla rassurée, mais essuya tout de même une larme qui perlait au coin de son œil. Barry se releva, déposa un léger baiser sur sa joue et revint à son petit-déjeuner.

— Tu as probablement raison, fit-elle au bout d'un moment, mais je suis incapable de chasser cette inquiétude qui me ronge. On ne sait jamais... Ils pourraient se douter de quelque chose, de ta véritable identité... Nous en parlerons au comte de Buchan quand nous irons le visiter. Après tout, c'est son idée, de te faire loger chez Anderson. Justement, nous avons reçu une autre invitation à dîner chez lui la semaine prochaine.

— Nous dînons chez Buchan la semaine prochaine? fit Barry en arrêtant de manger et en relevant la tête brusquement. Est-ce que le général y sera?

— Je ne sais pas. Je crois bien que oui...

Ils se regardèrent un moment sans parler.

— Je sais à quel point Miranda t'est cher, mon ange, reprit la femme sur un ton doux, mais ne te fais pas d'illusions. Il a beaucoup de responsabilités et de soucis.

— Oui, je sais, mais c'était son idée de me faire inscrire à la faculté de médecine.

— La sienne et celle de Buchan, ne l'oublie pas. Les deux ont tout manigancé depuis le début. Tu dois faire preuve de reconnaissance autant envers l'un qu'envers l'autre.

Je tâcherai de ne pas l'oublier, dit docilement Barry en revenant à ses crêpes.

— N'ayez aucune crainte, déclara le comte de Buchan à Mary Anne quelques jours plus tard. Nous veillerons sur notre James. Vous savez combien son avenir nous tient à cœur. En décédant, notre vieil ami Barry lui a légué plus que son nom et son argent: il a fait de lui un membre de notre groupe et créé un lien qui perpétue notre amitié au-delà de la mort.